

Découverte

ON A DÉBITÉ BIEN DES SOTTISES sur le cas de Bruno Potier ; comme son unique ami, j'ai jugé nécessaire de remettre les choses au point par une présentation objective de quelques documents. Son unique ami : il était timide et secret, peu liant. Nous semblions avoir peu de terrains communs : lui, électronicien, célibataire ; moi, professeur de droit, marié, deux enfants ; lui, landais, moi, Suisse alémanique ; lui, croyant, moi agnostique.

Il n'y a pas à dire ici comment et pourquoi nous sommes devenus amis ; mais c'est ainsi, et cela suffit. Parce que c'était lui et parce que c'était moi, pour reprendre la célèbre phrase de Montaigne. On a haussé les épaules avec une pitié méprisante en apprenant ce qui lui était arrivé. J'en savais plus, j'en devinais davantage. Après un peu d'hésitation, je me suis cru autorisé à lire son journal personnel, que j'ai découvert en mettant ses affaires en ordre. Faute d'héritage à espérer, sans doute, ce qu'il pouvait y avoir de famille ne s'est pas manifesté et c'est tout naturellement à moi qu'a incombé cette tâche. Je m'en suis acquitté de mon mieux : il était mon ami, et, en un sens, je puis dire qu'il l'est toujours. Bien entendu, je ne présente ici que les extraits qui concernent l'affaire. Comme beaucoup de solitaires, Bruno tenait un journal avec régularité, minutieusement comme tout ce qu'il faisait. Mais les réflexions personnelles qu'il y notait, les méditations, voire les prières, sont choses sacrées que le public n'a pas à connaître. J'ai tout lu, puisque je

le devais à notre amitié, mais avec réticence et respect. Les fragments qui sont reproduits ci-après ont été choisis par moi comme les seuls concernant ce qu'il nommait sa découverte. Peut-être permettront-ils de réviser des jugements hâtifs ou malveillants. C'est dans cet espoir que je me suis cru autorisé à les présenter. Mon rôle personnel se limite là.

Signé : Richard Stremsdøerfer.

Extraits du journal de Bruno Pottier.

Une seule chose me semble compter dans la vie, lui trouver un sens qui lui donne valeur. De tempérament, je suis un solitaire, maladroit à établir des contacts avec les autres ; tout mon temps libre est consacré à ce que j'appelle, un peu pompeusement, ma recherche. Bien qu'aux jours de découragement je me pose des questions sur l'utilité de ces circuits complexes auxquels je travaille. Mais je dois y croire, sinon tout ce que j'ai déjà accompli avec tant de peines serait sans objet. Le montage du bloc supérieur est presque terminé. Quand j'entre dans mon atelier, je le considère avec une certaine satisfaction. Comme je veux avancer très progressivement, laissant derrière moi un terrain sûr, je note au fur et à mesure tous les détails et trace des plans aussi minutieux que possible des câblages et des branchements. Je prends un plaisir un peu enfantin à user d'encres de couleurs différentes selon les circuits. Que serait une recherche qui ne s'accompagnerait pas de menues satisfactions comme celle-là ? Les déceptions et les échecs viennent en assez grand nombre pour compenser. . .

Le bloc supérieur est achevé, mais l'intermédiaire me donne beaucoup de mal. Je suis un bon bricoleur, pas un génie : méthodique plus en surface, peut-être, qu'en profondeur. Je ne devine que partiellement mon but, d'une manière encore floue : ma démarche est un tâtonnement constant, bien peu spectaculaire. Qui verrait l'état présent de mes montages pourrait bien hausser les épaules. Rien des ordina-

teurs de cinéma où clignotent avec élégance des centaines de voyants multicolores, tandis que l'héroïne joue de ses ongles laqués sur des claviers de touches avec le brio d'une pianiste, sous les yeux d'acier du beau cosmonaute. Moi, je n'ai rien d'un Apollon et mes montages présents semblent un fouillis hasardeux. Mais ce n'est pas pour le cinéma que je travaille...

Mauvaise soirée : j'ai dû défaire une forte partie de mon travail. Découragé ? Pas vraiment, mais perplexe, et même anxieux. Voilà deux ans que j'ai entrepris ma recherche, du moins sur le plan matériel, car je méditais sur mon idée depuis plus longtemps encore. Deux ans à tracer des circuits de plus en plus complexes, à monter un appareillage de plus en plus coûteux, et, jusqu'à présent, sans arriver à rien qui ne soit déjà connu. Tout ce temps, ce travail, cet argent, ne devrais-je pas plutôt les consacrer au service des hommes, même si cette formule paraît bien emphatique ? Ou, simplement, me marier, fonder une famille. Pas si simple, d'ailleurs. Je n'ai jamais rencontré la femme de ma vie ; je me demande même si elle existe quelque part. Et si elle existe, y a-t-il chance que nous nous retrouvions un jour ? Et comment pourrait-on m'aimer ? Déjà bien beau d'avoir l'amitié de Stremis. Non, il faut résister au doute. Allons, une fois de plus, il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer...

L'écran de l'étage intermédiaire est entré en fonction ; correct, mais les courbes qui s'y tracent, aussi nombreuses que les variables sur lesquelles je joue indépendamment, sont toutes connues et recensées. Je m'y attendais un peu : tous mes espoirs reposent sur l'action du bloc inférieur, le plus complexe, dans lequel je compte réaliser quelques-unes de mes petites idées. Si jamais je pouvais trouver ce que j'entrevois, de manière trop brumeuse encore...

Rien de nouveau. Hier soir, je me suis arrêté un instant

au milieu de mon travail : des soudures minutieuses sous la grosse lampe-projecteur m'avaient usé les yeux. J'avais mal à la tête et me sentais déprimé : il valait mieux en rester là, momentanément. J'ai réduit la lumière, quitté l'établi et me suis laissé aller dans un fauteuil pour me détendre en fumant une pipe. Il paraît que le tabac porte à la méditation. Au fond, qu'est-ce que je voulais exactement ? J'ai tâché de m'analyser, avec le plus d'honnêteté possible. La gloire ? Réaliser la grande découverte, celle qui vous rend célèbre d'un seul coup et vous campe, au moins pour quelques heures, à la une des journaux : un grand génie sort de l'ombre, interview du savant inconnu, l'effet Pottier et ses conséquences incalculables ? Billevesées, mieux (ou pire) foutaises. Encore une fois je sais très bien, trop bien, que je ne suis pas un génie, au mieux un artisan pas maladroit, avec les connaissances d'un électronicien moyen. Sans plus. Aujourd'hui une découverte n'est pas la victoire d'un isolé, traversé soudain par une fulgurante intuition, mais bien l'aboutissement de longues recherches menées par une forte équipe de spécialistes dans des laboratoires dûment équipés, avec une armée d'ordinateurs, de correspondants à l'étranger, tout le toutim, quoi. Bon. Et en admettant que je trouve quelque chose, un jour, est-ce la gloire que j'aurai visée ? Honnêtement, non. Comme tout le monde, je me suis demandé ce qui resterait de moi après ma mort, et comme tout le monde j'aurais souhaité laisser mon nom à quelque chose, une voie nouvelle en montagne, une règle de grammaire, un théorème de géométrie. Rêveries enfantines : il ne reste plus de premières à faire dans ces domaines là. Et au bout du compte, ce serait une renommée plus qu'éphémère, âprement discutée par les spécialistes, cerbères impitoyables de leur chasse gardée. Il m'importe peu que mon nom passe à la postérité ; aucune valeur, *sub specie æternitatis* (une des rares formules latines que j'aie pu retenir). Si je travaille soir après soir, ce n'est pas pour acquérir

une renommée, des décorations, quand ce serait même un prix Nobel !

Alors la fortune ? Encore moins : gagner beaucoup d'argent ne m'intéresserait pas. D'ailleurs on sait très bien qu'une découverte scientifique ne rapporte strictement rien à son auteur. Devenir riche ne m'apparaît pas comme un but que je puisse fixer à mon travail, et, somme toute, à ma vie. Alors, qu'est-ce qui me mène ?...

Je ne dois pas me décourager parce que je suis seul dans ma recherche, il y a des découvertes importantes qui ont été dues à un homme seul ; l'effet Mössbauer qui permet la mesure de très petites longueurs par la radioactivité ; l'effet Ovshansky, qui permet de fabriquer des verres doués de mémoire. Et pourquoi pas l'effet Pottier sur des caractères nouveaux des ondes millimétriques ? C'est peut-être là dessus et sur les hyperfréquences que travaillait Filippov quand il fut assassiné sur l'ordre du tsar, en 1903. Mais ses recherches portaient surtout sur la transmission de la force d'explosions sur un faisceau d'ondes ultra-courtes. Il prétendait même y avoir réussi et créé ainsi une arme si effroyable qu'elle rendrait impossible toutes les guerres futures. Naïf utopiste ! Moi, la destruction ne m'intéresse pas, pire, elle me révolte. Si je suis parti des travaux anglais sur les radars centimétriques, c'est pour aller dans un sens tout différent : je ne travaille pas pour la mort, mais pour la vie — si je réussis. Il se peut que tous mes efforts soient vains. Je pense souvent au Balthazar Claës de Balzac, dans la Recherche de l'absolu : il ruine sa famille, fait le malheur de sa femme et de sa fille, et meurt dans l'illusion pathologique d'avoir réussi. Au moins n'aurais-je causé le malheur de personne. L'achat que je viens de faire d'un redresseur au sélénium, et d'un laser pour transmettre la lueur d'une lampe à argon, a pas mal bousculé mon budget ; mais ce n'est pas encore la catastrophe ; je n'en suis pas encore à brûler mon mobilier comme faisait Bernard Palissy

pour réussir ses émaux. Et si je meurs, j'aurais été trop solitaire pour qu'on me regrette — en exceptant tout de même Strems qui est un ami sûr, malgré toutes les différences qui auraient pu nous mener au désaccord : je note toujours son coup d'œil un peu étonné quand il me trouve en train de méditer sur une page d'Évangile. Mais pas d'ironie : il est trop sérieux et intelligent pour ne pas respecter les croyances des autres, lui qui pense n'en pas avoir. Dieu lui est invisible — comme à nous tous, mais peut-être plus proche de lui qu'il ne se l'imagine. . .

Légers progrès : toujours les courbes connues sur l'écran, c'est vrai, mais à plusieurs reprises j'ai observé de curieuses anomalies, malheureusement de brève durée. Je pense qu'en continuant à faire varier de façon indépendante chaque paramètre je pourrai obtenir de meilleurs résultats. Mais c'est un dur travail de patience et j'ai beaucoup de mal à opérer sur certaines variables sans en affecter d'autres. Je continue à perfectionner l'étage inférieur qui est loin d'être achevé et au point. Cela obtenu, j'espère qu'il influera sur l'ensemble du montage, qui devient de plus en plus complexe. Je passe un temps énorme seulement à tracer les schémas des circuits pour le dossier. Il est des soirs où je reste rêveur à les regarder : quel fouillis apparent ! on dirait le cauchemar d'un électronicien. Après tout, n'est-ce pas un peu la vérité ? . . .

Hier soir, je me suis arrêté un instant de travailler : malgré la faiblesse de l'ampérage, un transfo de l'étage inférieur émettait une sorte de bourdonnement perçant qui me fatiguait et m'empêchait de me concentrer. Il faudra que je le change pour un plus puissant. Alors que je m'enfonçais dans mon vieux fauteuil, une question s'est posée à moi : et l'amour ? Je ne sais pourquoi, une sottise phrase de Valéry venait de me traverser l'esprit : « Le doux éclat d'une épaule féminine n'est pas désagréable à voir poindre entre deux penses. » Quelle condescendance prétentieuse en ces quelques

mots ! Et moi, où en suis-je ? Je ne sais qui a dit qu'il n'était pas bon pour l'homme d'être seul sur le chemin de la vie. Et pendant longtemps, cependant, j'ai tenté de croire que ma solitude sentimentale n'était pas désagréable à supporter. Mais il faut être franc avec soi-même : mes quarante ans sont proches. Autrement dit, j'aurai largement doublé le cap de la jeunesse. Une fille de vingt ans me paraîtrait sans doute attrayante, mais pas moi pour elle. Et que ferais-je d'une dame sur la quarantaine ? Et pour dépasser ce calcul strictement égoïste, il me faut bien reconnaître que ma vie est tout entière occupée par mon métier et, plus encore, par ma recherche. À elle mon temps, mon argent, ma pensée, mes projets, mes satisfactions et mes déceptions. Que resterait-il à offrir à une femme ? En échange de ce don total qu'elle ferait d'elle-même, je serais absolument dépourvu. Cette injustice, je me refuse à l'assumer. Je ne puis que rêver, avec une amère douleur, à celle que je voudrais trouver un jour. Mais ce n'est pas en m'enfermant quotidiennement ou presque dans mon atelier que je risque de la rencontrer. Il me faut donc continuer mon travail, à fond. Si je réalise ma découverte, alors peut-être... En attendant, mon pauvre Sisyphe, retourne à ton rocher...

Huit jours d'interruption, passés sur la Côte d'Émeraude, pour rétablir ma santé physique dans le salubre vent de mer, tout au long des grèves, heureusement désertes en cette période de l'année. Grand bien être, au milieu de tant de beauté. Mon esprit a pourtant continué à tourner comme une turbine, et je pense avoir imaginé deux ou trois astuces que je vais mettre à l'essai, une fois rentré. Et puis j'ai médité sur d'autres sujets et j'ai essayé, pauvrement, mais de mon mieux, de prier...

Strems est venu à l'improviste me voir dans mon atelier : il sait qu'il est le seul à qui j'en permette l'accès. Il m'a expliqué, posément comme tout ce qu'il fait, avec un sérieux

renforcé par son accent alémanique, qu'il s'inquiétait pour moi. Tout en parlant, il jetait un coup d'œil méfiant sur mon appareillage. Sa complexité, je le suppose, doit impressionner un profane, et Strems se reconnaît aussi incompetent en électronique que moi en droit commercial. Tous les écrans étaient en action, l'un surtout traversé d'éclairs blanchâtres, et Strems pense que je risque d'encaisser, à force, des radiations nocives. Je lui avais dit, incidemment, que j'augmentais peu à peu l'ampérage de l'étage inférieur, et j'ai eu beau lui assurer que je le faisais avec une prudente lenteur, il craignait visiblement « quelque chose de mauvais pour toi », électrocution, intoxication, je ne sais quoi exactement. J'ai souri, plaisanté, mais sans parvenir à le convaincre. Pendant que je tentais de le rassurer sur mon sort, il maniait une boîte de carton vide et hochait la tête avec un air de scepticisme et de mécontentement devant l'inscription qu'elle portait : valve pour redresseur à vapeur de mercure. Visiblement il n'aimait pas cela. Lui parti, j'ai éprouvé un peu d'irritation, celle de l'expert qui se voit jugé par un profane, et pas mal d'attendrissement : il y a donc quelqu'un dans le monde extérieur pour se soucier de moi avec une amitié désintéressée. Et je me suis remis au travail sur le spectromètre ionique que je venais de me procurer. . .

Un coup de chance : je lisais une revue technique américaine et je suis tombé sur une étude du « stochastic process », un développement de la méthode dite de Monte Carlo, d'abord utilisée comme un moyen de prédire la vitesse de diffusion d'uranium hexafluoride à travers une barrière poreuse. Ce n'est pas absolument nouveau et l'on a trouvé depuis d'autres domaines pour son emploi. Mais, pour ce qui me concerne, j'ai pensé que le stochastic process était un moyen possible de sortir de cet enchevêtrement de courbes au milieu duquel je me sens perdu ; pour éliminer ce qui est inutile parce que déjà connu et parvenir enfin à du nouveau. . .

Ça a l'air de marcher, mais lentement, comme l'exige d'ailleurs la méthode de Monte Carlo. En tout cas le terrain se débroussaille peu à peu. Je vais essayer d'augmenter encore la tension de l'étage inférieur. . .

Je crois approcher, maintenant, de ma découverte. Hier, j'ai obtenu quelque chose d'entièrement nouveau : sur le grand écran de l'étage intermédiaire est apparu soudain un tracé que je n'avais jamais observé : en dents de scie, mais curieusement irrégulières. Phénomène persistant et reproductible, car j'avais soigneusement enregistré les paramètres, et j'ai pu l'obtenir à nouveau, ce qui éloigne toute idée de hasard ou d'accident. Ce qui m'intrigue le plus, et même me déconcerte, c'est que ce diagramme est coloré, une sorte de bleu phosphorescent. Sur un tel écran, c'est impossible. Cette couleur n'a pas de sens, elle ne doit pas, elle ne peut pas être là. Et pourtant elle y est. Me voilà donc en présence d'un phénomène totalement inconnu.

À ce stade, peut-on parler de découverte ? Je ne le pense pas ; obtenir un tracé bizarre et inconnu est une chose, mais cela ne va pas très loin. Autre chose est de chercher si ce tracé peut avoir une influence quelconque, laquelle, et sur quoi. Je veux trouver mieux que de bizarres lignes brisées ; je veux faire avancer les connaissances, et si j'y arrive, alors il aura valu pour moi la peine d'être en ce monde. En attendant, s'ouvre un chemin difficile mais passionnant. . .

J'ai modifié plusieurs points dans ce maudit étage inférieur dont je ne suis jamais satisfait, sans résultats apparents, pour l'instant grande fatigue, jusqu'à la moelle des os : il y a des moments où je me demande si Strems n'a pas raison avec ses craintes sur l'effet possible des radiations, connues ou inconnues. C'est peut-être simplement une conséquence du surmenage. Aussi ai-je décidé de suspendre mes recherches pendant huit jours, pour reprendre pied. C'est la voie de la sagesse, même si j'ai hâte de progresser. Mais il me faut

réfléchir, et beaucoup réfléchir, sur le sens de mon travail. Non pas sur le sens scientifique, mais sur ce qu'il peut bien signifier, spirituellement parlant. Peut-il avoir valeur pour m'éclairer sur moi-même, sur ce que Dieu attend de moi ?...

D'étonnement en étonnement : ayant encore joué sur l'ampérage de l'étage inférieur, j'ai vu ma courbe, sur l'écran, changer encore de couleur ; elle dégage maintenant une phosphorescence verte. Physiquement, c'est inexplicable ; on pourrait presque dire : absurde. Mais la réalité ne peut pas être qualifiée d'absurde, puisqu'elle est là, devant moi, sous mes yeux. Je crois sincèrement être sur la voie d'une grande découverte, tout en appréhendant une grande déception. Comme cette impression que tout le monde a ressentie, à un moment ou à un autre, d'être effleuré brusquement par une aile invisible, d'être sur le point de dévoiler un des grands secrets de l'univers, peut-être même son explication totale : elle est là, on va la toucher dans quelques secondes, et soudain un déclic glacial, indifférent ; tout a disparu. Et l'on reste là, les mains vides, le cœur serré, dans une immense pauvreté.

Si elle venait à se produire, si je venais à me retrouver béant devant tout mon appareillage inutile, je crois que je m'engloutirais dans le désespoir le plus noir. Il ne le faut pas, je refuse de me résigner par avance. Au travail. Je pense qu'à l'aide d'ondes millimétriques, j'obtiendrai des résultats plus spectaculaires encore...

À nouveau, je me heurte à un phénomène incompréhensible, ou du moins inattendu. J'avais installé un écran répétiteur pour pouvoir observer plus commodément cette courbe inexplicable. Voilà qu'hier cet écran a montré une courbe différente de l'écran premier : déphasée, une acmé presque arrondie, et blanche, celle-là. Je reste perplexe : encore une fois, je parviens à un effet illogique, et la physique ne peut être illogique.

Ainsi va la vie : l'obstacle, le malheur, se dressait sur la route, absurde, et la souffrance n'aide certes pas à voir clair. On s'arrête découragé, révolté. Ce n'est que bien plus tard, avec le recul du temps, qu'on pourra mieux juger, et peut-être comprendre. Car rien n'arrive au hasard, Dieu écrit droit avec des lignes tordues, une fois de plus. Pour le cas présent, je ne perds pas courage, mais je suis intrigué. À la fois curieux, impatient, intimidé, comme si j'étais sur le point d'ouvrir le coffret qui recèle la vérité, où je trouverai enfin la réponse aux questions vitales que je me pose. Ce soir, je vais mettre en action le laser à argon, avec de grandes espérances. . .

Extrait du rapport d'autopsie établi par le Docteur Souchon, médecin légiste.

Pottier Bruno : âge, trente neuf ans et sept mois. Sexe masculin, taille, un mètre soixante dix huit ; poids, soixante-huit kilogs. État physique antérieur, bon, sans anomalies ni maladies en cours. Décès accidentel survenu le dix-neuf avril à vingt-trois heures trente sept minutes. La précision de l'heure est établie du fait que les voisins ont noté le bruit de l'explosion ou de l'implosion — point qui ne relève pas de ma compétence. . . Un fragment de métal de deux centimètres sur trois, projeté par un appareil quelconque, a atteint la victime, assise devant une table, au pariétal gauche, avec une telle violence que l'os a été perforé net, comme par une balle de fusil. Le cerveau a été gravement lésé et je suis en mesure d'assurer que la mort a été instantanée. Bien entendu, toute hypothèse de suicide doit être exclue. D'ailleurs le visage de la victime reflétait une parfaite sérénité, qui ne peut que corroborer mes conclusions : mort survenue dans un accident inattendu, du moins pour la victime. Il ne m'appartient pas de juger s'il était prévisible, de par la nature de ses recherches.

Extrait du rapport d'expert, établi par le Docteur Ostwald Brenner, professeur d'électronique au Polytechnicum de Zurich.

À la demande du Professeur Richard Stremsdörfer, et agissant en tant qu'expert désigné, j'ai examiné les documents par lui communiqués sur les travaux de Bruno Pottier. Il voulait l'avis d'un professionnel sur les recherches de son ami et sur les causes probables de sa tragique fin. J'ai jugé inutile de me rendre sur les lieux et d'étudier les débris de son appareillage : le rapport de gendarmerie démontrait suffisamment que la violence de l'explosion avait tout pulvérisé. J'ai donc examiné les schémas de montage et les graphiques, dont je dois reconnaître la minutie et la netteté, et aussi ses notes, devant lesquelles je me vois contraint de signaler de fortes réticences de ma part. (*Suit un long relevé technique des détails d'appareillages et de connexions*)...

Voici ce qui résulte de mes observations : par hasard, à mon avis, plutôt que par la vertu d'une recherche méthodique — Pottier n'étant pas un expert qualifié — il a obtenu cette courbe qu'il qualifie de bizarre, et qui n'est en réalité qu'un effet, curieux et peu connu, c'est vrai, mais que les réels spécialistes ont dûment recensé. Il s'agit de l'effet nommé Brauer-Meyendorf, d'après les deux chercheurs de Chicago qui les premiers l'ont obtenu et signalé. Cf. Annales de l'Université de l'Illinois, 1978, p. 174 sq. C'est un effet rare, fort difficile à obtenir, qui nécessite un appareillage fort complexe, mais, ainsi que l'ont démontré les deux savants sus-nommés, dépourvu de toute application pratique. C'est pourquoi toute recherche de ce côté a été abandonnée.

Parvenu à ce stade, Pottier a cru qu'il pouvait poursuivre utilement ses travaux, et, ce faisant, il semble avoir été dupe d'illusions : les colorations de bleu et de vert phosphorescents qu'il signale n'existent pas. Je pense qu'elles furent

purement subjectives, dues, à mon estimation, à une fatigue oculaire provenant d'une trop longue exposition à certaines radiations.

Dans la suite, ses essais l'ont mené à des montages de plus en plus complexes, avec la possibilité toujours accrue de risques que seul un amateur comme lui pouvait ignorer ou négliger. En particulier, on ne joue pas impunément avec un laser à argon : les travaux américains sur ce point ont été rapidement classés top secret par l'U.S. Air Force. C'est tout dire.

Malheureusement est arrivé ce qui était prévisible pour un expert.

Je conclus en insistant fortement sur ce point : un amateur n'a pas sa place en électronique supérieure ; seuls les spécialistes dûment patentés, avec une vaste connaissance de l'état présent, devraient être autorisés à s'y livrer, et dans des laboratoires officiels, comme celui du Polytechnicum de Zurich, par exemple. Autrement, le prix est lourd à payer ; la preuve en est dans la mort inutile de ce malheureux individu.

Note de Richard Stremdsærfer.

Voilà donc deux lectures officielles de cet accident, celle de la médecine, celle de la science. Je ne suis ni docteur, ni électronicien, mais j'étais, et je suis toujours, l'ami de Bruno. Je me trouvais par hasard dans la région, et la police m'a immédiatement mandé pour venir reconnaître le corps au dépôt mortuaire. C'était le lendemain matin. Je suis un homme dur, pourtant j'étais crispé à l'idée de ce qui m'attendait. Mais à part une petite déchirure à la tempe gauche, son corps était intact. J'ai longuement regardé son visage. Je suis aussi un homme positif, peu sentimental, pas du tout imaginaire. Je ne dis ici que ce que j'ai vu.

Cette extraordinaire gravité que revêtent les traits des morts, je m'y attendais. Cette sorte de paisible rajeunisse-

ment qu'apporte la détente musculaire, cela aussi je l'avais constaté en d'autres cas. J'ai dit que le visage de Bruno reflétait la gravité de la mort, et pourtant sa bouche esquissait un demi-sourire, à la fois confiant et mystérieux, si secret que je suis resté longtemps à le contempler, si bien que je sentais grandir l'impatience de l'officier de police à mon côté. Il m'a fallu m'éloigner, mais l'expression de ce visage s'est gravée profondément en mon esprit et je ne l'oublierai jamais.

Depuis, j'ai beaucoup réfléchi. Brenner, du haut de son assurance de technicien, a décidé que c'était une mort inutile. Oui, dans le sens qu'il n'y aura pas à proclamer la découverte d'un effet Pottier. La belle avance que d'ajouter un nom à tant d'autres, connus des seuls spécialistes ! Ma position est différente : peut-être puis-je comprendre jusqu'à un certain degré ce qu'a trouvé Bruno.

J'ai dit que j'étais agnostique — et je le suis toujours — non pas que j'étais athée. Je ne suis donc pas totalement imperméable aux questions que se posait mon ami dans le domaine humain, et dans ce que j'appellerai, non sans hésitation, le domaine métaphysique, faute de pouvoir trouver un terme mieux adapté. Il est prouvé que ses recherches scientifiques, loin d'être parvenues à leur terme, hésitaient au milieu des hypothèses, des incertitudes, voire des impasses. Comment expliquer alors l'expression de ce visage, tout éclairé d'une paix sereine, presque tendre, sinon par le fait qu'il avait reçu une réponse, et non pas à une question d'électronique ? Quand ? Peut-être au cours de la dernière nuit, peut-être même dans ces micro-secondes qui ont séparé la blessure de la mort réelle. Le temps subjectif, en un tel cas, peut s'étendre démesurément par rapport au temps objectif : tous les rescapés de la mort en ont témoigné. Quelle réponse ? Là, il n'y a plus de place que pour l'hypothèse. Voici ce que je pense, ou, pour mieux dire, ce que je crois, dans toute la force

du terme : il cherchait un sens à sa vie, à la vie, quelque chose qui transcenderait tout ce bric à brac électronique, ainsi qu'il le désignait dans ses jours de découragement. Pour moi, au dernier moment, sans doute, une clarté s'est faite ; il a enfin découvert, oui, soulevé le voile qui dissimulait la lumière, cette lumière dont il est resté comme un reflet sur son visage. Je n'ai pas à aller plus loin : le respect de l'amitié qui nous unissait me l'interdirait. Mais tout au fond de moi, j'ai le sentiment qu'il a découvert Quelqu'un.

Voilà où j'en suis, moi, Richard Stremsdörfer, celui que Bruno appelait en souriant : le Suisse sans problèmes, l'Aléman positif. J'ai beaucoup à penser, dorénavant, beaucoup à chercher, moi aussi, et peut-être, un jour — à découvrir.